

Plus tard, le Burkinabè Pathé'O a montré ses chemises bariolées, qu'il vend aussi bien «au président Mandela qu'au commun des mortels de Treichville», quartier populaire d'Abidjan où il a installé atelier et boutique.

Originaires pour la plupart d'Afrique de l'Ouest, une douzaine de créateurs revisitent, chacun à sa manière, les tenues traditionnelles. Les uns préfèrent les coupes occidentales qu'ils agrémentent de pagnes tissés : le kita orange des Baoulés de Côte d'Ivoire, le Kasai mordoré du Zaïre, l'étoffe des tisserands des falaises de Bandiagara, dans le pays dogon au Mali.

Les autres, tel le Libérien Abraham, inventent «le boubou du XXI^e siècle», avec des manches bouffantes en organza ou des masques peints directement sur le tissu.

Avec le Kpalézo - «place du village» en appolonien, langue d'une ethnie du sud de la Côte d'Ivoire -, les créateurs espèrent montrer qu'ils sont «des professionnels et non de simples artisans», comme l'explique la Béninoise Pépita.

Réunis au sein d'une Fédération africaine des créateurs (FAC) qui tiendra sa première assemblée générale à cette occasion, ils entendent aussi faire entendre leurs voix : «être plus crédibles vis-à-vis des institutions, exposer nos problèmes de confection, d'exportation, de commercialisation», expliquent-ils.

Les contrefaçons sont également au centre de leurs préoccupations. «Un de mes modèles présenté dans les défilés peut être copié dans les 24 heures dans un petit atelier. Nous devons être protégés», estime Pépita, installée à Cotonou. «C'est intéressant, parfois ils subliment nos idées, mais il faudrait leur faire comprendre ce qu'est la propriété industrielle», dit Katoucha.

Le public abidjanais, installé devant des tables ornées de nappes en toile cirée à l'effigie d'une populaire bière ivoirienne, a semblé apprécier l'ambiance peu conventionnelle de ces défilés.

Les organisateurs ont installé le K'Palézo dans un «ex-futur» hôpital de la capitale, jamais achevé, dans une ossature de béton dont les murs inexistantes ont été remplacés par de tentures beiges et des armatures de métal.

La presse ivoirienne, peu sensible au charme décalé des lieux et aux plants de coton rabougris sensés symboliser la filière textile, reste cependant sévère. Le Jour s'indigne que la marraine de la cérémonie, Henriette Konan Bédié, ait coupé le ruban «dans la pénombre» tandis que le quotidien gouvernemental Fraternité matin juge que le K'Palézo n'est pour l'instant qu'«un N'Zassa (patchwork) bien décousu».